



L'île des anamorphoses

version de Jean-Michel Séguy

L'écriture n'est qu'un je.

Dernières paroles apocryphes de Jorge Luis Borges

À quinze heures trente-deux minutes précises, Juan Alvarez, citoyen de Villa Calingasta, département de Calingasta, province de San Juan, Argentine, apparut sur le pas de la porte de sa maison aux ouvertures réduites et au torchis rougi par la latérite. Il s'arrêta, mit sa main en visière, leva la tête et regarda l'azur. Le soleil et la peau tendue par l'extension de son cou vers le ciel effilaient les rides autour de ses yeux et de sa bouche. Il semblait faire un effort et peut-être même souffrir. Sinon, tout semblait dormir, la blancheur de la lumière écrasait les perspectives, la chaleur tuait tout velléité de vie, ni oiseau, ni chien, ni enfant, ni paysan, ni paysanne ne venaient troubler la contemplation de Juan Alvarez ; seul un chat dormait à l'ombre d'un mur situé à l'arrière de la maison, hors de vue du fermier. Une rangée de peupliers assoiffés et inertes attendait un soupçon de vent pour remplir son office. En plein été, à quinze heures trente-deux précises minutes, il n'y a rien à faire sur le pas de sa porte, ni au-delà dans la bourgade de Villa Calingasta. Rien n'est plus agréable que l'intérieur d'une maison fermée avec à ses côtés une cruche d'eau fraîche ou un maté bouillant. En levant la tête vers l'horizon, se détache un dôme de poussière, c'est la mine à ciel ouvert. Ici, tout le monde y travaille ou y travaillera. Elle donne divers métaux, zinc, or, manganèse, argent... Juan est vigneron ; la vallée est aride et ensoleillée, le sol pierreux et poussiéreux.

– On pourrait poursuivre cette logorrhée narrative indéfiniment en filant la métaphore sur un vin âpre et métallique bu par des mineurs-paysans, sur une terre monomaniacale seulement capable de ne donner que souffrances aux hommes, sur une terre qui nourrit et engloutit les hommes, sur des hommes cannibalisés par cette terre dont ils ont pris la couleur et le goût. Mais les vignes au vert terni par les poussières de la mine produisent un vin fruité, alcoolisé et joyeux comme une claque lancée à la monotonie impittoresque de la vallée. Oh Non, le vin n'est pas le sang de la terre, il est bien la semence vitale qui engendre les désirs les plus refoulés y compris à Villa Calingasta aux confins de la Cordillère.



– Bravo, en voilà un beau travail, description puis mise en perspective, invention culottée d'un mot, cela donne de quoi penser à nos lecteurs. Il est là notre boulot, décrire une bataille napoléonienne en la faisant tragique comme une épopée troyenne, en multipliant les adjectifs qualificatifs, les superlatifs, en torturant les faits pour rendre leur attente insupportable, en mêlant terre et hommes, lâcheté et héroïsme, bruits et odeurs, chaos et gloire, triomphe et déchéance.

– Ou saisir un paysage à la manière d'un peintre, par petites touches ou alors dans sa tonitruante globalité, noyer un personnage, y compris le héros, dans une frondaison printanière. Détourner subrepticement l'attention du lecteur dans une accumulation de choses vues goûtées, entendues, touchées ou inventées. Il s'y perd, il enrage, sa lucidité s'égaré au détour d'une page.

– Et on le récupère en reprenant le récit...

– L'essence du récit, c'est nous, les narrateurs ! Que seraient les personnages sans nous ? Scène de bataille sans bataille, armures à imaginer. Comme des mannequins de bois dans un décor de carton à peindre. Letteratura povera !

– *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* On a tout dit, on annonce le personnage principal, on localise, on contextualise et le récit tourne tout seul comme lune, terre et soleil.

– Et Galilée rajoute une intrigue dans l'intrigue.

– Voilà l'esquisse d'une histoire sûrement prétexte à une belle mise en abîme !

– Il faudrait en aviser notre auteur.

– Oh, celui-là et ses lubies !

– Alors, c'est donc vrai ?

– Oui, il abandonne la première personne pour les personnages

– C'est dangereux ! N'est-ce pas les bourreaux de Saint-Liévin qui moururent après lui avoir coupé la langue ?

– Magnifique tableau n'est-ce pas ? Rubens, des anges potelés, un ciel en colère, des gris, des bleus, des orangés, un futur saint à la langue coupée par un couteau sanguinolent, un chien qui se délecte du muscle de l'ecclésiastique martyrisé. Et la colère de l'au-delà qui terrasse les tortionnaires. Renaissance flamande classique.

– Ta description est bien rapide, presque télégraphique... Tu as peut-être raison. Bientôt, nous devons tout faire y compris nous introduire dans les pensées des personnages. Et ce sont les narrateurs qui vont subir la torture !



– À y réfléchir, nous pouvons aussi nous emparer totalement des récits ! Omniscience, ubiquité, cela ne te rappelle personne ?

– *Au commencement...* Trop présomptueux ! Te sens-tu capable de rentrer dans la tête d'un des héros torturés de notre auteur. Ils se demandent sans cesse ce qu'ils font là, pourquoi vivent-ils cet instant-là, ils opposent destin et hasard, histoire et mémoire ou l'inverse, ils regardent pendant des heures le ciel ou caressent indéfiniment le corps cuivré de leur compagne. On dirait parfois qu'il n'y pas de vie hors de leur cerveau. Et toujours ces doubles ou triples niveaux de lecture. À croire que notre auteur n'a que pour soucis de jauger l'intelligence de ses lecteurs !

– C'est vrai décrire une scène d'amour, c'est plus reposant. Le balcon, le lierre pour y monter... Contrairement au jasmin, il a une accroche suffisante pour supporter le poids d'un homme. C'est d'ailleurs en réfléchissant à ce genre de détail que l'on améliore la narration.

– Et tu crois que Roméo s'attarde à ce genre de détails. Il ne pense qu'à une chose !

– Attention, tu commences à penser pour lui.

– Doit-on accepter ?

– N'est-ce pas perdre notre Eden ?

– Contentons-nous de décrire les pommes. Banales Golden, prétentieuses pink Ladies ou vaillantes Reinettes viganaïses.

– Et les serpents à la langue fourchue.

– Qui parlent à l'occasion...

– Étienne Lantier !

– Que vient faire ici cet agitateur ?

– Eh bien, quel moyen utilise-t-il pour faire plier les patrons de la mine ?

– La grève ? Et tu veux remplacer des milliers de mineurs à toi tout seul ! Tu es plus doué pour le roman que pour l'essai politique !

– Mais enfin, ils étaient des mineurs d'encre sur du papier ! Par qui existaient-ils ? Hein ?

– Alors s'il en est ainsi, votons la grève de la narration.

– Et l'auteur cédera !

Pendant quelques lignes, le silence s'installa, seuls quelques narrateurs non-grévistes expliquèrent aux lecteurs la situation de manière honteuse et rapide.



Ici, le récit reprend car il est très difficile de quantifier un moment de rien sur une feuille de papier. Cela peut être assimilé à de la paresse, à un manque d'inspiration, à du gaspillage, à de l'amnésie, à de la négligence... Le solfège peut être d'une aide très efficace pour redonner un peu plus de consistance à ce vide. Voilà une pause symbolisée par ce signe conventionnel :

D¹

– Ahem ! Ahem ! Mais enfin, je vous ordonne de reprendre l'histoire !

– « Je » interdit ! *en chœur*.

– Je suis maître d'ouvrage ! je fixe les dogmes, j'écris, je rature, je déchire, je récupère dans la corbeille ce que je viens de jeter, je peste en ravaudant les morceaux, bref, je décide !

– « Je » interdit ! *en chœur*.

– Imaginez-donc les portes que j'ouvre. Nous entrons dans l'ère de la dépersonnalisation ! Arrêtons-nous de nous appesantir sur les personnages. Finis les « moi-je » insupportables. Je les hais, les personnages.

– « Je » interdit ! *en chœur*

– Et je hais les critiques qui m'associent sans cesse à leurs complexes. Bovary, c'est eux, les critiques. Toujours à regarder sur l'épaule du voisin ! Toujours à chercher des comparaisons qui n'existent pas ! Toujours à descendre mes livres !

– Même si vous supprimez le « je », les critiques continueront à vous voir comme maître du jeu, vous le savez bien !

– Je ne sais pas, je ne sais plus

d²

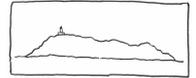
– Que fais-tu, Juan ?

– Je regarde un nuage.

– Ah, bon, tu me préfères à un nuage alors que je t'attends.

¹ Cette pause ne trompera pas les spécialistes, elle est en effet matérialisée par un *d*, police d'écriture de type Century.

² Voir la première note.



- Il ne cesse de changer, poussé par les vents d’altitude. J’ai vu un animal, peut-être un cheval, la tête d’une femme, un homme qui court et maintenant je vois une île qui se disloque en archipel dans une sorte de tectonique mélancolique.
- Tectonique mélancolique ? C’est une formule de narrateur pas de paysan andin ! À dire vrai, j’y aurais d’ailleurs plutôt vu un cadavre exquis céleste. L’idée de cadavre correspond mieux à notre auteur. *voix intérieure*.
- Et quand il ne sera plus, que feras-tu ?
- Je viendrai contre toi.